

Le Docteur Samuel Pozzi: sa vie, son oeuvre, et Madame Sarah Bernhardt



**CONFÉRENCE PLÉNIÈRE DONNÉE AU CONGRÈS
INFOGYN EN OBSTÉTRIQUE ET GYNÉCOLOGIE, PAU,
FRANCE, LE 5 OCTOBRE 2017**

Mesdames, Messieurs, mes chers confrères

C'est un grand plaisir pour moi d'être ici et je voudrais

remercier les organisateurs pour leur invitation, en particulier Michel Dagues-Bie. Je voudrais aussi remercier la très gentille Saliah Gana, directrice de l'obstétrique à l'Hôpital Samuel Pozzi à Bergerac, dont j'ai fait la connaissance l'année dernière et qui m'a beaucoup aidé, et Christophe Normand, directeur de la compagnie Euromédial Gynéco et fabricant de la pince de Pozzi, pour sa générosité.

Donc...Me voici depuis le nord-est de l'Australie – où les animaux qu'on mange sautent – au sud-ouest de la France- où les animaux qu'on mange se dandinent. Mais que fait une Australienne ici, à parler d'un homme souvent mentionné comme 'le père de la gynécologie française', premier professeur de gynécologie à l'université de Paris, décédé il y a près de cent ans.



Professeur Samuel Pozzi enseignant à l'Ecole de médecine de Paris



Portrait of Samuel Pozzi by John Singer Sargent

Je suis gynécologue (et obstétricienne) et l'histoire de notre spécialité m'a toujours intéressée. J'ai fait des recherches surtout sur le dix-neuvième siècle, époque où notre discipline est devenue scientifique. J'ai fait mes recherches à Londres, et à Paris dans la Bibliothèque Nationale et dans les profondeurs des archives de l'Ecole de Médecine. J'ai découvert beaucoup d'articles intéressants, écrits par 'S. Pozzi'. Et c'était à Londres que j'ai d'abord trouvé son excellent *Traité de gynécologie*, publié à Paris en 1890, puis bientôt traduit en anglais, allemand et d'autres langues, et reconnu par un grand nombre de chirurgiens en Europe et aux Etats—Unis.

Mais de Pozzi lui-même je ne connaissais rien du tout

jusqu'à ce que je reçoive plusieurs mails d'une



Sarah Bernhardt

femme vivant à Los Angeles – une femme que je n’avais jamais rencontrée, Francesca Miller, journaliste et aussi experte sur l’oeuvre du peintre américain John Singer Sargent. Elle avait toujours admiré le portrait de Pozzi réalisé par Sargent exposé dans le musée Hammer a Los Angeles. Nous avons échangé des mails et j’ai alors pris la décision d’aller à Los Angeles pour la rencontrer. Nous avons retrouvé de vieux livres des bibliothèques américaines et européennes et nous avons commencé à en apprendre un peu plus sur les activités de

Samuel Pozzi en dehors de son admirable carrière professionnelle, comme homme politique, collectionneur, voyageur, mécène, écrivain, et ami de ‘tout Paris.’. Nous voulions, et nous voulons, restituer l’image de Pozzi, surtout aux Etats-Unis, où les expositions de Sargent ont eu tendance à donner l’impression que Samuel Pozzi était avant tout un grand séducteur de la grande bourgeoisie. [J’ai remarqué qu’au programme du Congrès on a dit que je parlerai de la vie amoureuse de Samuel Pozzi. J’espère que vous n’êtes pas trop déçu que je parlerai aussi de sa vie professionnelle brillante.]

En 2006, j’ai fait la connaissance de Nicolas Bourdet, l’arrière petit-fils de Samuel Pozzi. C’est maintenant un bon ami, et il m’a donné accès à sa collection de grande valeur, des journaux et des lettres de Pozzi. Il y a par exemple des lettres de Clemenceau, qui était étudiant en médecine avec Pozzi et ami de toute sa vie, du professeur Paul Broca, de De Maupassant, et de Charles Darwin, de qui Pozzi a traduit une de ses oeuvres les plus importantes, Pozzi lui-même parlant très bien l’anglais. Il y a aussi une volumineuse correspondance entre Pozzi et des chirurgiens européens, et américains comme les frères Mayo.

Francesca et moi avons écrit quelques articles sur Pozzi. Nous pensions à une biographie mais même si l’oeuvre de Pozzi nous fascinait ce n’était peut-être pas suffisant pour le grand public.

A ce moment-là, Nicolas a retrouvé dans ses archives une boîte en carton tout abimée et il m'a dit:

'Voici quelques anciennes lettres à Pozzi de Sarah Bernhardt ; elles me semblent très frivoles.'

Wahou! Sarah Bernhardt! J'ai découvert une centaine de lettres de Sarah à Samuel - dont beaucoup sont simplement des mots-doux écrits au crayon entre répétitions comme celui-ci ou des télégrammes -Sarah Bernhardt aurait adoré le téléphone portable - mais d'autres sont très longues. La plupart de ces lettres n'avait jamais été publiée. Elles nous dévoilent une histoire fascinante sur la relation personnelle entre Bernhardt et Pozzi, physique par intermittence pendant dix ans à partir de 1869, puis platonique jusqu'à la mort de Pozzi en 1918. Il était toujours son 'Docteur Dieu' et il continuait à conseiller Bernhardt sur le plan médical, ainsi que sur sa famille et ses amis; pour lui elle était « la divine Sarah » et il assistait à toutes les pièces dans lesquelles elle jouait. Malheureusement les lettres de Pozzi ont été perdues. Ainsi notre biographie se base sur ces lettres de Bernhardt.



La Graulet

Alors...ayant expliqué mes recherches et mes sources, je vous parlerai de Pozzi lui-même. Né à Bergerac en 1846, fils aîné d'un pasteur protestant, il a grandi à Bergerac, dans la maison familiale et la ferme de La Graulet, et aussi à Bordeaux, et ici à Pau, où son père avait des paroissiens. Après des études au lycée de Bordeaux, Samuel a réussi brillamment son bac. Il a décidé d'entreprendre des études de médecine, peut-être en raison de la disparition prématuré de sa mère, et aussi de celle de sa soeur Marie, morte à seize ans.

Il a commencé ses études à l'Ecole de Médecine à Paris, en étudiant avec acharnement pour



Samuel Pozzi aged 16

préparer l'internat. En même temps il travaillait chaque jour dans les services des hôpitaux parisiens, y compris ceux de l'hôpital Lariboisière, où un certain professeur Gallard s'intéressait aux maladies des femmes que tant d'autres médecins envisageaient avec indifférence. Samuel a vu pour la première fois dans ce service des kystes de l'ovaire si énormes qu'ils avaient l'apparence de grossesses avancées; des cancers qui dévoraient les entrailles de jeunes mères, et des fistules de la vessie provoquées par des accouchements prolongés, à une époque où les césariennes n'existaient pas.

La gynécologie n'était pas encore une discipline reconnue, car il existait peu de moyens permettant de soulager les patientes. Le jeune Pozzi se disait qu'il pourrait apporter sa contribution.



Pozzi in his early twenties

'Je n'oublierai jamais ces mutilations avilissantes, séquelles de plaisir, de maternités,' a-t-il noté plus tard, au sujet du service de Gallard.

Samuel a réussi son internat. Mais ses études ont été interrompu par la guerre de 1870. Comme la plupart de ses collègues-étudiants Samuel a rejoint l'armée, comme assistant major de deuxième classe.

Mais il avait du attendre impatiemment près d'un mois à Paris, avant d'être envoyé dans un hôpital proche du front. Enfin, son convoi est arrivé à Sedan quand les prussiens étaient déjà victorieux. Le jeune médecin pouvait intervenir directement dans les secours. Là, il a vu des soldats mourir de blessures infectées, ou d'une péritonite. Ces scènes monstrueuses resteront gravées dans l'esprit de Pozzi et influenceront sa pratique de la chirurgie.

Pozzi est de retour à Paris avec son régiment et s'occupe de préparer la défense de Paris; il y vivra pendant le siège et la Commune. Malgré les circonstances, il a été enchanté de se lier avec Charles Leconte de Lisle, poète renommé qui habite près de son poste; le vieil homme de lettres s'est porté volontaire dans la garde Nationale. Cette amitié permettra au jeune médecin d'être admis, après la guerre, dans les cercles d'écrivains et d'artistes. Pendant ces événements de 70-71 Pozzi a renoncé à sa foi protestante; il est devenu agnostique et humaniste même s'il pouvait toujours citer des versets de la Bible.



Pozzi et ses collègues à La Pitié

Durant les années 71- 75 il continuait à suivre ses études chirurgicales et à travailler dans de nombreux services parisiens : la Charité, La Pitié, Lourcine-Pascal et d'autres. Pour son doctorat en 1872 il soutient une thèse sur un sujet de chirurgie générale: Etude sur les fistules du rectum et a reçu la médaille d'or de l'Internat. En 1875, une seconde thèse lui vaut le titre d'agrégé: il est maintenant professeur de Faculté, et le sujet qu' il a choisi - le traitement chirurgical du fibrome utérin – indique ses centres d'intérêt. Et bien sur, le traitement chirurgical des fibromes utérins continuent a nous intéresser aujourd'hui, notamment a ce Congres, même si notre approche est laparoscopique.

Le jeune chirurgien a éveillé l'attention de ses supérieurs ; à La Pitié il a particulièrement attiré l'attention de Paul Broca, lui-même chirurgien mais aussi père de la neurologie française et fondateur de la Société Française d'Anthropologie. Broca était ami avec Charles Darwin et a obtenu que Pozzi fasse la traduction en français d'un des derniers livres de Darwin.

En 1876, Pozzi s'est rendu en Ecosse pour visiter les services de Joseph Lister. Lister a constaté que l'acide carbonique et le phénol permettent d'éviter l'infection des blessures. Il a fait part de ses découvertes dans une série d'articles publiée par le British Medical Journal, que Pozzi a lus, et il a aussi lu un article de Justin-Lucas Champonnière, le premier médecin français à être allé constater les résultats de Lister. Pozzi et Champonnière avaient vu le taux de mortalité des soldats pendant la guerre de 70.

Pozzi a compris que la mortalité, parmi les patients de Lister amputés, était tombé de 50 à 15 pour cent, en raison de la réduction des problèmes d'infection. Malgré le succès évident de ses méthodes, de nombreux collègues de Lister hésitaient à se convertir au « listerisme » – un crédo religieux plutôt qu'une preuve scientifique, selon eux.

Pozzi est rentré en France complètement convaincu de l'importance des techniques de Lister. Il a décidé d'établir pour lui-même un protocole opératoire rigoureux, afin de voir comment le listerisme peut s'appliquer hors de l'Ecosse. Il a commencé à la Pitié, où Broca lui a accordé son soutien absolu. Il a introduit le lavage des mains ; après lavage, celles-ci doivent être trempées – comme les instruments, les éponges, et le matériel de suture – dans une solution légèrement phénolée. Immédiatement après l'intervention chirurgicale, il a appliqué une série de pansements stérilisés, imbibés de phénol. Ses résultats étaient impressionnants; la méthode de Lister a été pourtant jugée révolutionnaire à l'époque, et Pozzi est passé pour un fou auprès d'un grand nombre de ses collègues, même si la pratique de l'asepsie se poursuivra donc dans le service de Broca. Mais pendant plusieurs années après l'introduction du listerisme en France, Samuel a regardé avec terreur ses collègues se laver les mains dans le phénol selon la règle, puis se gratter la tête au cours de l'intervention, ou essuyer leur scalpel avec leur mouchoir. Et cela bien que Louis Pasteur, pionnier de la microbiologie, soit français et ait travaillé à Paris ! Mais heureusement la nécessité de l'antisepsie se diffusaient petit à petit.

A partir de 1875 Pozzi a développé un pratique privé, d'abord dans la rue Boissy d'Anglas et puis dans son cabinet de la Place Vendôme où il a emménagé après son mariage en 1879 avec Thérèse Loth-Cazalis, fille unique d'une famille lyonnaise qui a bâti sa fortune sous l'Empire en spéculant sur les chemins de fer. Malheureusement pour le mariage, la mère de Thérèse est venue avec sa fille, pour s'installer à côté de la Place Vendôme.

Toute la chirurgie pour les patients privés a été entretenue chez eux, à la maison, c'était normal à cette époque. Pozzi y a apporté ses instruments, ses draps, son phénol et son acide carbonique et il y a invité ses collègues à l'assister.



Lourcine-Pascal hospital

Mais il travaillait aussi dans les services des hôpitaux publiques; jusqu'à 1883 c'était comme suppléant. En cette année-là il a pris la direction du service de chirurgie de l'Hôpital Lourcine-Pascal. Derrière les vieux murs de cet hôpital, l'attendent deux services de femmes souffrant de syphilis et

d'autres maladies sexuellement transmissibles. Ses prédécesseurs ne s'intéressaient guère des maladies qui affectaient les organes reproducteurs féminins. Dans le jardin de l'hôpital, Samuel a découvert trois barraques construites à la hâte l'année précédente pour une épidémie de typhoïde. Suivant quelques demandes à l'Assistance-Publique de Paris, on lui a accordé l'usage de l'une des barraques, avec vingt lits. Il a obtenu aussi l'affectation d'un second interne, et a déclaré alors, audacieusement : « Ce sera le premier service spécialisé de gynécologie à Paris... »

Il n'y avait pas de bloc opératoire au début, et pratiquement aucun instrument chirurgical, à part ceux qui lui appartenaient. Ses internes et lui ont opéré au lit du patient. Petit à petit, il a procédé à des améliorations. Certains murs ont été supprimés et des baies vitrées permettant à la lumière de pénétrer, robinets et eau courante ont fait leur apparition, aussi bien que des cuvettes de porcelaine qui contenaient le phénol utilisé pour la stérilisation des instruments et des mains. Une partie du service, isolée par un mur, est devenu bientôt le premier bloc opératoire de Pozzi à Lourcine-Pascal. La table d'opération était une simple planche montée sur pieds, et le chirurgien, assis sur une chaise de salle à manger, entre les cuisses écartées de la patiente, portait un tablier sur son costume de ville ; les blouses n'existaient pas encore.

Le poste de Pozzi à Lourcine-Pascal (plus tard rebaptisé en mémoire de Paul Broca), est son premier et dernier poste de directeur d'un service chirurgical parisien. Pendant trente cinq ans, il y a fait carrière en soignant les femmes.

En 1898, Pozzi a surveillé le ravalement de la Broca ; il y a invité plusieurs amis, des artistes, à venir peindre les murs, dont Georges Clairin, qui a peint la très belle fresque 'La santé rendue aux malades' maintenant au musée de l'Assistance-Publique à Paris, un musée fermé depuis six ans. Le personnage centrale de la fresque est Sarah Bernhardt.

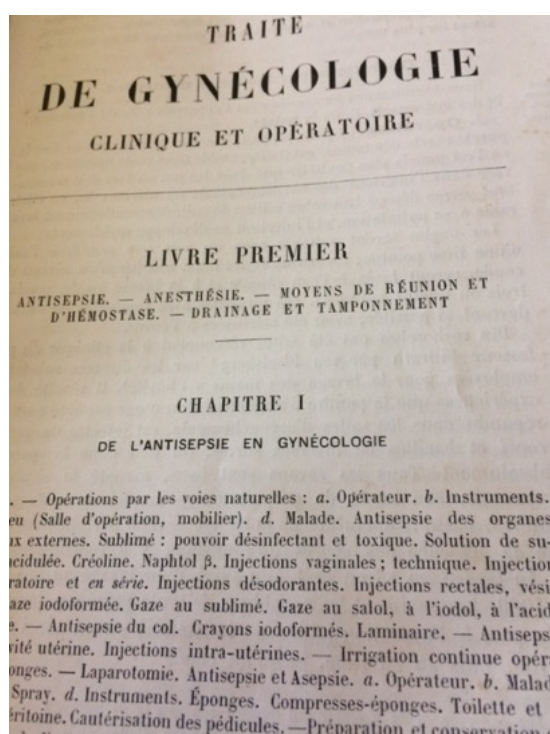


Santé rétablie aux malades, fresque de Georges Clairin

L'hôpital Broca gardera les services de gynécologie jusqu'en 1973. La contribution de Samuel Pozzi à la santé des femmes les plus modestes sera largement reconnue: il a été un temps où des cartes postales à son effigie se vendaient dans les rues de la ville. Aujourd'hui, le nouvel hôpital Broca, une banale bâtisse toujours dans le 13ème arrondissement, abrite des services de gériatrie.

Au cours des années 80, tout en perfectionnant ses techniques de chirurgie et en créant son service de gynécologie, Pozzi n'a cessé de rassembler matériel et informations sur la pratique de cette nouvelle discipline. Chaque année sont organisées des visites en Allemagne, en Autriche et en Grande-Bretagne, pour assister à des conférences et observer les techniques opératoires; s'y ajoutaient des publications dans la presse chirurgicale— plus de 400 pendant sa vie professionnelle.. Cependant, il n'existait aucun manuel de gynécologie complet et à jour. « Les grands traités de chirurgie sont tous en allemand ; les minces ouvrages en français datent d'avant l'antisepsie et la laparotomie. Un traité français de gynécologie s'impose » Pozzi a écrit. L'idée a fait lentement son chemin dans son esprit : il écrira lui-même un tel ouvrage, représentant la somme des connaissances modernes en gynécologie.

Comme vous le savez, de nos jours, les manuels de médecine sont en général écrits par plusieurs



spécialistes, chacun dans son domaine, sous la direction d'un éditeur. En 1888, Samuel Pozzi a décidé de tout faire par lui-même. Il a écrit à la plume, a coupé avec une paire de ciseaux et colle avec un pot de colle, en complétant chacune de ses affirmations par des références détaillées. Dès la fin de 1889, il a rédigé plus de mille cent pages, dans un style précis mais fluide – un exploit digne de Tolstoï.

En 1890, paraît, à Paris, le *Traité de gynécologie clinique et opératoire*, en deux tomes. La deuxième édition sera publiée en 1892, l'ouvrage est déjà

Treatise on gynaecology

traduit en plusieurs langues. Cette œuvre exceptionnelle témoigne de l'attention méticuleuse de Pozzi aux moindres détails et de l'étendue de son savoir.

Le manuel s'ouvre par une discussion approfondie des principes de l'asepsie chirurgicale et de l'anesthésie, avant d'aborder les techniques chirurgicales et le suivi post-opératoire. Rehaussé de plus de cinq cents illustrations dessinés à la main, la plupart d'après des dessins de Pozzi, le *Traité* deviendra rapidement le manuel fondamental, et le sera encore aux alentours des années trente, deux décennies après la mort de son auteur.

Le ton adopté par Pozzi présente un immense intérêt, même en dehors du monde de la gynécologie. Respectueux et instructif, il revendique, pour les femmes, la place qui s'impose dans l'ensemble des spécialités médicales. Il affirme l'importance d'une écoute attentive de chaque patiente de ses problèmes particuliers pour « l'étude clinique de la malade, l'établissement du diagnostic et du pronostic... » Avant de pratiquer un examen gynécologique, un médecin doit se laver les mains avec une solution antiseptique (l'usage de gants en caoutchouc ne s'est pas encore généralisé). Si le spéculum est métallique, « il est bon de l'immerger d'abord rapidement dans l'eau tiède », afin de

rendre l'examen plus confortable. Dans chaque cas, choisir la position de la malade et le spéculum les plus appropriés. Enfin il ménage mieux la pudeur de certaines malades.« Pour cette raison », ajoute-t-il, « éviter tout contact visuel avec la patiente », au cours de l'examen bimanuel. En respectant ces principes, le médecin réalisera un examen « d'un haut niveau ».

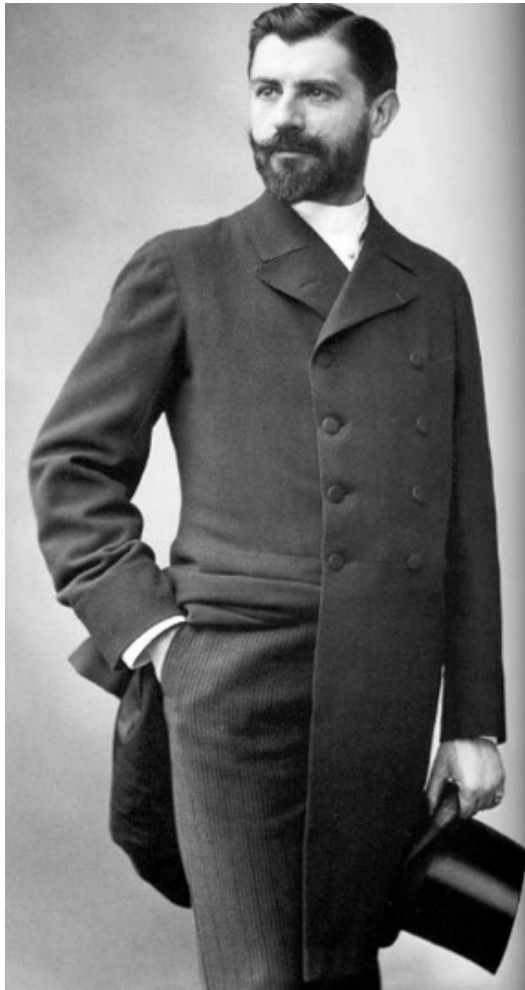
Alors, bien qu'aujourd'hui il ne semble rester que la pince de Pozzi, même dans sa réincarnation de Christophe Normand, en fait sa contribution fut norme. Même si de nos jours nous utilisons le scanner, la sonographie, la tomographie, l'IRM et le PET scan, et que nous avons une gamme d'options chirurgicales, hormonales, etcetera, les principes établis à la fin du 19eme siècle par Pozzi et ses collègues continuent soutenir notre travail.

En dehors de sa carrière professionnelle, Samuel Pozzi a eu une vie très active et brillante ; ses amis étaient les artistes, poètes, écrivains, musiciens, collectionneurs, les salonniers de « tout Paris ». Il faut remarquer en particulier sa longue amitié avec la famille Proust. Le docteur Adrien Proust était un collègue et un ami de Samuel; son fils Robert est devenu chirurgien et est resté attaché pendant dix ans au service de Pozzi à Broca. Le frère de Robert, Marcel, est invité, chez Pozzi, Place Vendôme, à son premier dîner d'adulte en ville-une expérience précieuse lorsqu'il décrira de tels événements mondains dans son futur chef-d'œuvre littéraire.

On a dit que Proust se serait inspiré jusqu'à un certain point de Pozzi pour la description du Dr Cottard de *La Recherche du Temps Perdu*. Etant donné la personnalité assez déplaisante de Cottard et l'affection constante de Marcel pour Pozzi, on peut supposer que d'autres influences ont contribué à la création de ce personnage. Pozzi et les Proust étaient aussi amis intimes de Geneviève Straus (modèle de la duchesse de Guermantes dans *La Recherche*) et de son époux, Emile.

Après la mort de Pozzi, Marcel Proust a écrit à Madame Straus que « je pense ... à sa bonté, son intelligence, à son talent, à sa beauté, et à tout ce dont le culte a été perpétuellement entretenu en

moi dans ces années anciennes dont je vous parlais, puis par mon frère qui adorait et vénérât Pozzi, puis surtout par ces rencontres chez vous »...



Pozzi in 1889

Alors – je parlerai encore de la vie personnelle de Pozzi. En 1880, peu après leur mariage et grâce à la fortune de Thérèse, Samuel et sa femme ont quitté leur domicile du boulevard Saint-Germain pour s'installer Place Vendôme. Une fois installés, les jeunes mariés ont commencé une vie mondaine très active.

Les invités appartenaient à des milieux très divers .

« Les amis et les clients du brillant professeur étaient déjà légion ; aussi ce furent bientôt des dîners et des soirées, plusieurs fois la semaine, » a écrit Gustave Schlumberger, ami de Pozzi et historien, dans ses Souvenirs. « Ces dîners étaient parmi les plus amusants dont j'ai gardé la mémoire. ». Non seulement les Pozzi recevaient chez eux, mais de

nombreux salons parisiens les accueillait. Médecins

et chirurgiens étaient très appréciés des hôtes les plus renommées du Paris « fin de siècle ». On trouvait très chic d' « avoir » un professeur de médecine dans son salon ; être reçu chez lui ne l'était pas moins.

Il faut dire aussi que très souvent Sarah Bernhardt est venue, et a récité surtout des œuvres de Leconte de Lisle, fréquemment présent.

Sarah Bernhardt...mais oui !

Sarah et Samuel se sont rencontrés juste avant la guerre de 70. Selon Schlumberger, leur attirance a été immédiate et fulgurante : « Une immense histoire d'amour, théâtrale à souhait, merveilleusement interprétée par deux acteurs incomparables, l'un mondialement connu, l'autre, " mon Docteur Dieu ", resté dans l'ombre. Jeunes mais point trop – elle est de deux ans son aînée – beaux, courageux, travailleurs passionnés ».

Ils sont devenus amants, et leur relation s'est poursuivie par intermittence pendant dix ans. En 1878, la star a adressé encore des billets et des télégrammes ardents à Pozzi, parfois trois ou quatre dans la journée. « *Mon désiré Sam, mon maître aimé, je suis vôtre à mourir d'amour, je suis tienne jusqu'à la folie. Qu'est-ce donc que ceci et pourquoi tout cela ? Enfin ce soir je te verrai. J'ai dormi mais mal. Lazare¹ et moi nous pensions à toi et nous nous sommes consolés en parlant de Samuel. Mes lèvres te donnent le baiser d'un réveil, Sarah tienne.* » lui déclare-t-elle dans un billet, entre deux scènes d'une répétition. Le même jour, elle griffonne au crayon un autre message : « Mon Sam Je vous aime je vous aime et suis vôtre quelle triste nuit vous m'avez fait passer. Enfin ! à ce soir... Venez me prendre si faire se peut grand sera mon plaisir Sarah Bernhardt. » Suit un troisième message : « Je t'adore mon Samuel, ta Sarah. » Sarah est passionnément amoureuse. Selon certaines spéculations récentes, par des écrivains américains, elle n'aurait jamais connu l'orgasme, malgré ses nombreux amants. Il n'y a que les américains à penser à une telle question, mais je crois que cela paraît inexact, du moins entre les mains du jeune Dr Pozzi.

À la suite du mariage de Samuel, leurs ardeurs se transformeront en une profonde et sincère amitié, qui dura jusqu'à la mort de celui-ci en 1918. Elle lui a écrit, en 1915 :

A la fin du 19ème siècle, ils avaient tous les deux soutenu le Capitaine Dreyfus dans l’Affaire qui a divisé la France. Bernhardt a écrit une lettre ouverte de soutien à Zola après la publication de J’accuse. Pozzi était ami de Zola, de Clemenceau, de Joseph Reinach et de beaucoup d’autres supporters du Capitaine et de sa famille. Il assistait, comme sénateur pour la Dordogne, au deuxième procès de Dreyfus à Rennes, en 1898. Pozzi était toujours fortement opposé à l’anti-sémitisme. En 1908, pendant les cérémonies du transfert des cendres de Zola au Panthéon, Dreyfus s’est tenu à côté de Pozzi, quand un certain Grégori, journaliste farouchement antidreyfusard, a fait feu et blessé Dreyfus d’une balle au bras. Sans s’inquiéter du danger, Pozzi a bondi pour lui porter secours, ce qui lui vaudra une profonde reconnaissance de la part de Dreyfus.



Blessé, le commandant Dreyfus (en chapeau haut de forme, au centre du groupe, et le poignet soutenu par le docteur Pozzi, en uniforme d'académicien) est accompagné à la mairie du Panthéon pour un premier pansement.

Pozzi attending to the wounded Dreyfus

En 1914, au commencement de la Grande Guerre, Pozzi s’est enrôlé encore une fois comme chirurgien militaire, à l’âge de 68 ans. Il travaillait à Paris dans les hôpitaux établis dans quelques endroits temporaires à Paris, ainsi qu’à Broca et dans son cabinet privé chez lui.

En 1904, Bernhardt s'était tordu le genou droite en jouant Tosca, depuis elle souffrait des douleurs de plus en plus intenses. En 1915, qualifiée de 'trésor national 'par Clemenceau, elle a été



Pozzi in uniform again

convaincue de déménager à Andernos, d'où elle a écrit a Pozzi :

Donc écoutez- moi mon Ami adoré, je vous supplie de me couper la jambe un peu au-dessus du genou. Ne vous récriez pas ; j'ai peut-être encore dix ou quinze ans à vivre. Pourquoi me condamner à souffrir ? (...) Remarquez, je vous prie, qu'avec un appareil en plâtre ou en celluloïde je suis infirme quand même et ne puis pas jouer, et horreur, je souffrirai toujours...

Pozzi ne pouvait pas quitter Paris mais il a organisé que son ancien interne, le professeur Jean Denucé, fasse une amputation, au-dessus du genou. Un jour en février, la plus grande tragédienne de France, revêtue d'un peignoir en soie, est arrivée sur un brancard dans la salle opératoire de Denucé ; elle fredonnait courageusement les premières mesures de la Marseillaise. Il a fallu 15 minutes en tout pour que Denucé réalise cette intervention, déjà entrée dans la routine chirurgicale. Après, il a télégraphié Pozzi : Opération faite. Très rapide. Aucun incident.

Minimum d'éther utilisé. Va bien'

Sarah a bien guéri et elle continuait a jouer, dans le théâtre, et tout près du front pendant la guerre, et presque jusqu'à sa mort en 1923.

En ce qui concerne la mort de Pozzi, il faut dire qu'il a quitté ce monde avec panache. Un soir de juin 1918 il est rentré chez lui de l'hôpital militaire ; un ancien patient dérangé, que Pozzi avait décrit comme 'un cingle' l'attendait et a tiré sur lui plusieurs fois, après quoi il s'est suicidé. Pozzi, encore vivant, a été transporté l'hôtel Astoria, transformé en hôpital militaire, ou se trouvait son ancien

interne Thierry de Martel. En arrivant il a dit à Martel *Je suis navré, cher ami, de vous gâcher votre soirée, mais j'ai au moins une balle dans le ventre.* Quelques autres chirurgiens sont arrivés et même Clemenceau. Martel a opéré d'urgences mais la balle avait pénétré une veine iliaque et il n'a pas pu enrayer l'hémorragie, Sous les yeux de ces collègues et du premier ministre de France Pozzi est décédé. Il repose aujourd'hui dans le cimetière protestant de Bergerac.

Samuel Pozzi était-il féministe avant l'heure? Je pense que non, même s'il avait quelques femmes comme internes à Broca. Les idées des droits des femmes dans le domaine de la sante reproductive n'existaient pas à l'époque. Pourtant, je crois qu'il a montré un grand respect pour les femmes et pour l'intelligence des femmes. Il a compris l'importance de la gynécologie comme discipline , il a compris qu'autour de chaque utérus il'y a une femme, ce que certains collègues ne comprenaient pas du tout.

Sarah Bernhardt était-elle féministe avant garde? Encore, non. Mais elle était mère célibataire et elle a élevé son fils elle-même, avec fierté, tout en menant une carrière professionnelle exceptionnelle. C'est un personnage unique et encore une modèle de nos jours.

Je continue à être fascinée par ces deux personnages extraordinaires, dont les vies se mêlaient pendant presque 50 ans. J'espère que j'ai réussi à partager mes sentiments pour eux avec vous.

Merci

Caroline de Costa

